

« Se boter et n'avoir cheval, est pure follie et tresgrand mal¹ » : *La grande propriété des bottes sans cheval en tout temps* (1616), ou les controversés débuts de la botte cavalière

Une petite série de pamphlets satiriques publiée au début du XVII^e siècle permet d'appréhender les effets de modes qui caractérisent la garde-robe masculine de la première modernité par le prisme d'un accessoire technique : la botte cavalière. Talonnée, pour empêcher que le pied ne glisse dans l'étrier, la botte est étroite jusqu'au genou puis s'élargit, pouvant ainsi se rabattre sur la cuisse en cas d'intempéries. Symbole de prestige social, elle est toutefois accessible en raison de son coût modeste (en comparaison à celui d'un cheval et son entretien) à ceux qui cherchent à s'élever socialement. En réponse à cette imitation de l'allure cavalière à moindre frais, un discours émerge qui cherche à réattribuer à une frange exclusive de la population : les nobles propriétaires de chevaux l'exclusivité du port de la botte. *La grande propriété des bottes sans cheval en tout temps*, publié anonymement en 1616², est le premier texte de cette série qui exploite le lieu commun selon lequel la botte est réservée à la noblesse *avec cheval*.

Les origines de la mode des bottes sans cheval

La botte, présentée comme l'« invention des inventions³ », est l'objet d'une nouvelle coutume, celle d'être portée sans chevaux, dont l'origine coïncide avec l'arrivée

[d']un certain quidam gentil-homme sans nom, botté et espronné comme un coq, mais sans cheval est arrivé en ceste ville n'y a pas long temps et feignant estre quelque grand entrepreneur, promet à plusieurs un secret pour paroistre galand-homme, et contre-faire le Courtisan⁴

Le portrait-robot de cet énergumène, éperonné comme un coq, mains sur les hanches, toujours prêt à se battre en duel, venant d'ailleurs et prononçant les [è] ou [wè] en [é]⁵ permet d'identifier le type du Gascon, très présent dans la littérature de l'époque. La lecture de *La commodité des bottes en tout temps sans chevaux, mulets et sans asnes* (1630) confirme cette origine gasconne⁶. La comparaison du mystérieux quidam à Moustafa fait se superposer au Gascon celui du Turc pour signifier que la mode vient d'ailleurs. Face au surgissement de la nouveauté, il est facile d'en faire le résultat d'influences extérieures comme l'attestent la mention d'autres modes venant de l'étranger comme les habits à la Suisse et le turban levantin ou moscovite.

Une critique économique de la nouveauté ?

L'association de l'étranger et de la nouveauté, tout comme la forme satirique du texte, qui voit se mélanger les registres philosophique et scientifique, pointe a priori vers une critique de la

¹ Gabriel Meurier, *Trésor des sentences*, Paris, Nicolas Bonfons, 1582, p. 219.

² *La grande Propriété des bottes sans cheval en tout temps, nouvellement découverte avec leurs appartenances dans le grand magasin des esprits curieux...*, Paris, Pierre Menier, 1616, 8 p.

³ *Ibid.*, p. 3.

⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁵ Le port des bottes implique une condition linguistique : « pour porter proprement telle[s] bottes, il faut s'accoutumer à dire chouse, je venés, je disés, j'estés, Anglés, Francés et autre tel barragoïn estrange » (*ibid.*, p. 6.)

⁶ Voir *La commodité des bottes en tout temps sans chevaux mulets et sans...*, Paris, [Veuve Ducarroy], 1630, p. 8 : « je me ressouviens d'avoir veu pratiquer ceste gallanterie par un Gascon, qui se disoit aussi noble que le Roy, vaillant comme un Alexandre, homme de bien comme un Saint, et riche comme Cresus ».

nouveauté en tant que telle plutôt que vers celle d'une nouveauté particulière. Cette mode est aussi envisagée selon ses conséquences économiques désastreuses pour les marchands : querelles entre cordonniers et savetiers, ferronniers et maquignons, lesquels s'étonnent de ne pas vendre autant de chevaux qu'ils ne voient de bottes. Dans un article sur *La frenaiszie fantastique françoise, sur la nouvelle mode des nouveaux courtisans bottez de ce temps* (1623), Kathleen Llewellyn y voit une critique de la consommation⁷. Cependant, à celle-ci s'ajoute une critique portant sur une inadéquation entre l'être et le paraître : c'est la botte *sans* cheval qui donne l'apparence galant et garantit la contrefaçon du courtisan. La botte apparaît dès lors comme un artifice qui permet de court-circuiter la voie, longue et ardue, vers la civilité, étayé par une démonstration en règle du manque de savoir-être des porteurs de bottes. La mode devient une façon économique de contrôler son apparence. Le texte se termine par un conseil éthique du narrateur : il implore les lecteurs *sans cheval* de laisser les bottes « aux Seigneurs et Gentils-hommes qui ont moyen d'avoir des chevaux⁸ », sans quoi ils risquent d'y laisser leur honneur. En 1630, dans *L'Honnête-homme*, Faret rajoute à la voix et au geste la composition du corps et les habits comme éléments contribuant à « l'éloquence du corps⁹ ». Sa conception civile de la mode – ce « qui es[t] autoris[é] par les plus aprouvez d'entre les Grands et les Honnestes gens, sert comme de loy à tous les autres¹⁰ » – relègue les bottes de taille surdimensionnée aux « estourdis¹¹ ».

La botte, métonymie de l'habit masculin ?

L'importance de cet accessoire technique dans le discours indique que la botte agit comme une métonymie de l'habillement masculin. Montaigne explique par exemple qu'il déteste ceux qui fondent leur jugement sur les apparences : « hai nos gens qui [...] regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est¹² ». Pour en déduire la qualité d'un homme, il suffit d'un seul regard porté sur ses bottes. Cela explique toute l'importance de cet habillement : « un homme botté et esperonné, est estimé¹³ ». Par extension, il semble même que la botte soit intimement liée à la masculinité (et à la sexualité). Les bottes conviennent à celui qui chevauche (au sens double du terme), celui qui tient les rênes. La botte est sensuelle pour ce qu'elle représente : métonymie de l'habit du cavalier, de ses compétences réelles ou fantasmées, elle l'est également par ce qu'elle renferme, c'est-à-dire le mollet. Cette partie du corps, sans cesse sollicitée par le cavalier parce qu'elle est en contact avec les flancs du cheval, est donc aussi importante que la main qui tient la bride. C'est en pressant les mollets que l'on amène le cheval à aller en avant. À une époque où l'on pratique le postiche de mollet, le mollet musculueux agit, par métonymie, comme garant de vigueur virile¹⁴ et le *débotté*, est lui synonyme d'intimité. Finalement, ce texte permet peut-être de voir, en creux, que l'accessoire indispensable de la mode masculine n'est pas la botte mais bien le cheval : son absence fait pâtir l'ensemble de l'image masculine et l'homme est alors sujet de satire.

⁷ Kathleen M. Llewellyn, « A Fantastic Frenzy of Consumption in Early Modern France », *Renaissance and Reformation*, vol. 38, n° 3, novembre 2015, p. 119-140.

⁸ *La grande Propriété des bottes sans cheval en tout temps*, op. cit., p. 8.

⁹ Nicolas Faret, *L'honneste-homme ou, L'art de plaire a la court*, Paris, Toussaincts du Bray, 1630, p. 228.

¹⁰ *Ibid.*, p. 231

¹¹ *Id.*

¹² Michel de Montaigne, *Les Essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, I, 25, p. 145.

¹³ *La grande Propriété des bottes sans cheval en tout temps*, op. cit., p. 6.

¹⁴ Dans *Faire le roi. L'autre corps de Louis XIII*, Marie-Claude Canova-Green note la mise en avant de cette partie du corps, et cite la pratique du postiche du mollet et sa représentation dans l'art en se référant particulièrement au portrait en pied de Louis XIV peint par Hyacinthe Rigaud (Paris, Fayard, 2018, p. 106 et p. 13).